Sampson à la recherche de la flotte Espagnole.

SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 14 mai — Indications pour la Louisiane — Temps beau ; vent du Sud.

La Flotte de Sampson.

Les lois de neutralité.

La question du charbon.

Presse Associée.

Washington, 14 mai—L'amiral Sampson n'a pas envoyé de nouveaux détails au département de la marine sur son attaque contre les forts de St-Jean de Porto-Rico, et il est douteux que les fonctionnaires de Washington sachent exactement où se trouve l'escadre en ce moment.

Il n'a pas correspondu avec le département de la marine depuis l'autre nuit. Il est possible qu'il éprouve des difficultés pour envoyer ses navires aux stations télégraphiques des puissances neutres dans les Indes Occidentales sans épuiser promptement le nombre de visites qu'il a le droit de faire.

D'après les comptes rendus de l'engagement de St-Jean faits par les journaux il semble que l'amiral Sampson, quand il a retiré son escadre, n'était pas informé de la présence d'une escadre espagnole à la Martinique, et il est possible qu'il soit embusqué sur la côte nord de l'île de Porto-Rico, se préparant à attaquer de nouveau St-Jean. Bien entendu il changera son plan dès qu'un des courriers portant les instructions du département de la marine lui sera parvenu.

Les officiers de la marine ont décidément renoncé à la négligence avec laquelle le mot bombardement est employé pour des engagements comme celui de St-Jean.

Ils maintiennent qu'il n'est pas nécessaire de donner vingt-quatre heures de notice pour l'attaque de fortifications, et que Sampson ayant dirigé son feu contre les forts son attaque ne constitue d'aucune façon un bombardement.

Il est regrettable que des civils aient souffert dans leurs propriétés personnelles par l'attaque des navires américains, mais c'est une des vicissitudes de la guerre dont l'escadre ne peut pas être tenue responsable.

Les fonctionnaires des départements d'Etat et de la marine repoussent comme malveillants et dangereux les efforts tentés pour créer l'impression que la France n'agit pas conformément aux règlements et n'observe pas la plus stricte neutralité entre les Etats-Unis et l'Espagne. Ils disent que même en supposant qu'il y ait le plus léger fondement à ces rapports, le moment est inopportun pour les journaux de lancer des attaques qui pourraient entraîner la France dans les hostilités actuelles. De fait, disent les fonctionnaires américains, il n'y a aucune preuve indiquant de la part des fonctionnaires des colonies françaises des Indes Occidentales une disposition à faire une distinction contre les Etats-Unis et en faveur de l'Espagne. S'il y a eu des délais dans la transmission des dépêches de la Martinique au gouvernement américain, ou vice versa, notre gouvernement n'est pas en possession d'une preuve tendant à démontrer au moindre degré que des obstacles aient été apportés à dessein.

En ce qui concerne la question du charbon il y a également une absence totale, jusqu'à présent du moins, de la moindre preuve du fait que la flotte espagnole ait obtenu des avantages indus à cet égard. Si les navires espagnols ont pris du charbon à la Martinique, et ceci n'est même pas connu, beaucoup dépend de la quantité fournie. Dans des circonstances de ce genre la coutume est de permettre aux navires de prendre du charbon en quantité suffisante pour gagner le port le plus proche de la nation à laquelle ils appartiennent, le port qui, dans ce cas, serait à Porto-Rico ou à l'île de Cuba.

Si les navires espagnols ont rempli leurs soutes avec du charbon apporté par des navires dans le port une autre question intéressante sera soulevée.

En somme l'application des lois de neutralité dans les cas qui sont présentés actuellement par les fréquents mouvements des américains et des espagnols est très embrouillée.

Un fonctionnaire distingué, une des lumières dans les questions de lois internationales, fait remarquer qu'il y a peu de précédents valables pour guider actuellement un gouverement neutre, et les probabilités sont qu'après cette guerre les Etats-Unis, comme après la guerre de la rébellion, créeront de nombreux précédents et feront des lois internationales pour guider à l'avenir la grande famille des nations.

Une question comme celle qui est soulevée par la détention du croiseur auxiliaire américain Harvard à St-Pierre, par les autorités françaises, vingt-quatre heures après le départ du contre-torpilleur espagnol Terror, qu'il avait trouvé dans ce port, soulève seule d'autres questions intéressantes et révèle le fait qu'il n'existe pas de règlements uniformes en la matière.

Quelques nations requièrent, quand deux navires belligérants se rencontrent dans leurs ports que le premier arrivé parte le premier, et retiennent l'autre pendant vingt-quatre heures. Un autre règlement établit que le plus faible navire partira le premier, afin d'empêcher que l'autre l'attende à la sortie. Dans d'autres cas le second navire n'est pas retenu vingt-quatre heures, et les neutres se contentent d'un engagement des commandants des belligérants de ne pas engager le combat avant que vingt-quatre heures se soient écoulées après leur départ du port.

Ces règlements sont généralement fondés sur les vieilles coutumes établies au temps de la navigation à voiles, et ils n'ont pas été modifiés pour les besoins de la marine moderne.

La question de la fourniture du charbon est également obscurcie par des interprétations douteuses.

En ce qui concerne le Harvard l'application des règlements n'a pas été désavantageuse pour les américains. Au contraire, les fonctionnaires de Washington sont plutôt enclins à être reconnaissants envers les autorités françaises pour le privilège qu'ils ont accordé au Harvard de rester dans le port pour compléter les réparations nécessaires à ses machine. Avec plusieurs torpilleurs et croiseurs espagnols aux aguets autour de la Martinique les autorités navales ne montrent aucune disposition à exposer à leur attaque un navire comme le Harvard, absolument sans protection contre le feu de plus petits canons et sans grande puissance défensive.

Les fonctionnaires ont acquis la certitude avant de faire la déclaration d'hier qu'aucun artilleur français n'avait été débarqué du Lafayette à la Havane.

Après avoir examiné soigneusement la question les autorités américaines croient maintenant que cette histoire absurde est entièrement basée sur une remarque faite par quelques officiers de marine, qui ont dit que le tir supérieur des espagnols à Cardenas prouvait, en vue de leur tir défectueux précédent, que quelques français étaient venus les aider.

Un des plus brillants, des plus populaires et des plus expérimentés officiers du bureau d'artillerie, l'enseigne G. L. Lattimer, a été nommé sur sa demande à la place du défunt enseigne Bagley comme second officier du torpilleur Winslow. Il partira demain de Washington et se rendra directement à Key West.

On croit que les avaries du torpilleur peuvent être réparées à Key West, mais il faut attendre le rapport des constructeurs de la marine avant d'être fixé sur ce point.

DERNIÈRE HEURE.

La question du séjour du "Harvard" à la Martinique.

Presse Associée

Washington, 14 mai—Des informations officielles reçues aujourd'hui à Washington établissent que le gouvernement espagnol a adressé au ministère des affaires étrangères de France une protestation contre la permission accordée par les autorités françaises de la colonie de la Martinique au croiseur auxiliaire américain «Harvard» de rester sept jours dans le port de St-Pierre pour des réparations.

Le gouvernement français a agi promptement. Il maintient que le croiseur américain, étant désemparé, a le droit de rester sept jours, ou plus s'il est nécessaire, pour compléter les réparations utiles, et que pendant ce temps aucune mesure ne sera prise pour l'obliger à quitter le port français.

La protestation espagnole constitue un développement important dans la situation navale critique qui existe actuellement dans les Indes Occidentales, car elle permet à la France de donner une preuve évidente de ses sentiments amicaux envers les Etats-Unis et de réduire à néant les insinuations de favoritisme envers l'Espagne.

Elle établit clairement aussi que l'amiral espagnol avait conçu le plan de forcer le Harvard à quitter le port de la Martinique et de le capturer.

Les navires de guerre espagnols ne peuvent pas l'attaquer pendant qu'il est dans le port. Tout ce que peut faire l'amiral espagnol est de guetter le Harvard à sa sortie et de le prendre.

Il est évident, d'après la protestation de l'Espagne, que l'amiral comptait sur le départ de St-Pierre du croiseur Harvard, et qu'il l'attendait. Mais une attente de sept jours serait futile, car d'autres navires américains pourraient secourir le Harvard avant ce temps.

En outre, il est clair que l'escadre espagnole ne peut pas combiner ses mouvements de façon à attendre sept jours pour capturer le Harvard, quelle que puisse être la valeur de la prise.

Si les autorités françaises, à la suite de la protestation du gouvernement espagnol, avaient décidé que le Harvard devait partir immédiatement, le croiseur américain se serait trouvé dans une position très critique, car son armement est insignifiant en comparaison avec celui des grands navires espagnols, et sa vitesse n'aurait été d'aucune utilité, quand l'escadre espagnole commandant l'entrée du port a quelques bâtiments filant trente nœuds.

En l'état actuel de choses le département de la marine est relevé de toute appréhension au sujet du Harvard, car la décision du gouvernement français assure sa sécurité.

Par une étrange coïncidence la possession de la Martinique par la France attire des protestations des deux côtés, des Etats Unis comme de l'Espagne, quoique ceux des Etats-Unis soient absolument dépourvus de tout caractère officiel et expressément niés par le département d'Etat.

Ces protestations ont trait à l'emploi du câble français reliant les Indes Occidentales aux Etats-Unis. On donne à entendre qu'il a été employé pour aider les espagnols et embarrasser les autorités de Washington.

Il parait que cette suspicion n'est aucunement fondée, et on fait remarquer que la compagnie du câble français travaillerait contre ses intérêts en agissant ainsi, et qu'elle s'exposerait, en outre, à voir son câble coupé à Coney Island, où il atterrit.

On apprend aujourd'hui que le général Greely, chef du service des signaux, a imposé un système que la comagnie a accepté. Jeudi dernier, le général Greely a notifié la compagnie que le gouvernement était informé de bonne source que les espagnols employaient secrètement le câble français pour envoyer des messages de deux fonctionnaires espagnols de Londres aux autorités de Cuba et de Porto Rico. Il a dit que, sans aucun doute, la compagnie ignorait ce fait, et il a alors énuméré certaines classes de messages devant être refusés. Ces classes comprennent les messages entre fonctionnaires espagnols, les messages chiffrés et les messages hostiles aux Etats-Unis dans leur guerre actuelle avec l'Espagne.

Des exceptions sont faites pour les messages signés par le président ou des membres du cabinet, ainsi que pour les messages des gouvernements neutres et de leurs représentants à Washington.

sa voiture: quand finalement le Congrès lui présenta une somme

Le général Greely a déclaré qu'il n'avait aucunement le désir d'exercer un contrôle militaire ou une surveillance sur le câble français, mais qu'il préférait qu'aussi longtemps que la guerre durerait la compagnie s'occupât de ses propres affaires.

En accordant cette permission, cependant, le général Greely a dit que c'était avec la condition distincte que la compagnie donnerait à tous ses agents et employés l'ordre de refuser la réception ou l'envoi des messages interdits.

M. Turrieux, agent de la compagnie, a donné au général Greely l'assurance que tous ces règlements seraient observés, de sorte que les autorités des Etats-Unis sont maintenant à l'abri de toute tentative d'emploi du câble contre le gouvernement.

"L'Amiral Rigault de Genouilly"

Presse Associee

St-Thomas, Indes Occidentales, 14 mai—Le croiseur français de troisième classe «Amiral Rigault de Genouilly», qui se trouvait à St-Jean de Porto-Rico pendant le bombardement des forts par l'escadre du contre-amiral Sampson, jeudi matin, a quitté ce port vers midi et est arrivé ce matin à St-Thomas.

Les avis qu'il apporte établissent que les habitants de St-Jean de Porto-Rico se sont enfuis dans la campagne dès le commencement du bombardement. Des femmes et des enfants ont été foulés aux pieds dans la bousculade pour se mettre en sûreté.

Comme l'équipage du coiseur français est resté à bord, les hommes ne peuvent pas donner des détails exacts sur l'état de choses à terre. Mais ils prétendent qu'un obus a éclaté dans une école et a tué nombre d'enfants, et qu'un autre obus a démoli la maison du commandant naval à St-Jean.

Les parties de la ville en deça des forts ont beaucoup souffert.

Les officiers du croiseur français disent qu'ils ne connaissent pas le nombre de personnes tuées pendant le bombardement, mais ils estiment que ce nombre est faible.

D'un autre côté ils disent que les blessés sont très nombreux.

Les officiers français critiquent aussi l'utilité du bombardement.

Le croiseur a reçu des éclats d'obus pendant le bombardement; un agrès a été coupé.

Quand l'Amiral Rigault de Genouilly a quitté le port de St-Jean les habitants commençaient à rentrer dans la ville.

La plus stricte censure est exercée sur les dépêches envoyées de la capitale de Porto-Rico.

On pense que le croiseur américain Montgomery quittera cette nuit St-Thomas pour rejoindre la flotte. On dit qu'il se rendra à Key West.

Le croiseur auxiliaire Yale, autrefois le Paris, est également rappelé, et on pense qu'il partira en même temps que le Montgomery.

Refus de Sewell.

Presse Associée.

Washington, 14 mai—Le sénateur Sewell, du New Jersey, a refusé sa nomination au grade de major général des volontaires, probablement parcequ'il devrait renoncer à son siège de sénateur.

L'escadre de l'amiral Cerveras.

Presse Associée

Paris, 14 mai — "Le Temps" publie ce soir la dépêche suivante de Madrid :

Les succès obtenus par les troupes espagnoles contre les Américains dans leurs tentatives de débarquement dans l'île de Cuba et l'insignifiance du bombardement de St Jean de Porto-Rico, ont augmenté ici le sentiment en faveur d'une prolongation de la guerre dans les Antilles et les îles Philippines.

On croit que l'escadre de l'amiral Cerveras, dès qu'elle aura ramassé ses courriers et ses torpilleurs au large de la Martinique, entreprendra une croisière dans les eaux cubaines, et peut-être plus loin.

LES AMERICAINS

—ET—

LAFAYETTE.

On sait que chaque année, le jour de leur fête nationale, les citoyens des Etats-Unis qui habitent Paris ont coutume de se rendre au tombeau de Lafayette, dans le petit cimetière des religieuses de Picpus à Reuilly.

Cette année, ce pèlerinage sera l'occasion d'une cérémonie officielle, que présidera probablement l'ambassadeur des Etats-Unis, le général Horace Porter. On inaugurera une plaque commémorative, placée contre le mur, au-dessus même de la grande dalle de marbre qui recouvre le tombeau du général français. Cette plaque est un don des sociétés patriotiques de New-York.

Enfin, en 1900, ce sera un véritable monument qui sera élevé par les Américains à Paris.

M. Thomas J. Bradley, député de New-York, vient en effet de déposer à la Chambre fédérale des représentants un projet de loi, qui a déjà réuni l'assentiment d'un grand nombre de députés, et dont voici l'objet: Une commission sera nommée, pour organiser et surveiller la levée, dans les écoles et collèges des Etats-Unis, d'une somme destinée à l'érection à Paris d'un monument au général Lafayette. Ce monument sera inauguré le 4 juillet 1900.

Les considérants du projet de loi, qui n'ont pas encore été publiés, présentent pour les Français un intérêt réel. Voici les principaux:

L'influence du général Lafayette sur le résultat de la guerre de l'Indépendance a été reconnue:

Par le Congrès, quand, à l'occasion du départ de Lafayette en 1784, il lui adressa un adieu national:

Par les Etats de Virginie et de Maryland, quand, la même année, ils votèrent des actes, le faisant, lui et ses héritiers, pour toujours citoyens de leurs Etats respectifs, avec tous les droits d'un citoyen né;

Par Washington, quand, tenu comme chef de nation d'être réservé à l'égard d'une puissance amie, il rompit tous les précédents en s'adressant en secret et personnellement à l'empereur d'Allemagne, en faveur de l'élargissement de Lafayette, alors emprisonné dans Olmutz;

Par le Congrès, quand il lui vota une épée et résolut à l'unanimité de le recommander, dans les termes les plus élevés, au roi de France;

Par Washington, en essayant secrètement et par l'intermédiaire de nos ministres à Paris, Monroe et Morris, d'obtenir de Robespierre la mise en liberté de Mme de Lafayette et se chargeant des soins et de la garde de son fils, George Washington Lafayette;

Par la réception faite à Lafayette, lors de la visite en Amérique en 1824, quand le vice-président le salua dans le port de New-York, à la tête de 6,000 citoyens... quand le Congrès étant en session lui accorda une réception officielle dans la salle de la Chambre des représentants; quand, comme le relate l'historien, le peuple disputa aux chevaux l'honneur de tirer de 200,000 dollars, l'étendue de terrain d'une ville, construisit et nomma en son honneur un navire de guerre, le «Brandywine», et le lui offrit pour son retour en France.

«Le monument projeté, dit en terminant M. Bradley, devra être une offre spontanée, venant directement des enfants et des écoles d'Amérique, et ce sont ces enfants qui devront supporter cette dépense sans l'aide financière du gouvernement.... Ce sera une occasion pour nous de montrer à nouveau notre amitié pour la France, notre amour et notre vénération pour ce compatriote de Washington, le général Lafayette».

UNE OFFRE GENEREUSE

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs l'annonce de Mariani & Cie, où il est dit que toute personne en faisant la demande, mentionnant l'*Abeille*, recevra gratuitement un livre renfermant des portraits de personnages distingués. Voir l'annonce dans le numéro de ce jour, pour l'adresse.

Le Monde Moderne

5 Rue St-Benoît, Paris.

Sommaire du No de mai 1898.

A côté de la vie par Mme Régamey—5 compositions de Frédéric Régamey.

La Botanique de Bernardin de Saint-Pierre, par Ferdinand Faideau—15 illustrations.

Bologne, par Gerspach—13 illustrations.

Le Reichstag allemand, par O Damotte—1 gravure.

Nos grandes cathédrales gothiques, par Louis Gonse—10 monuments.

Nos troupes alpines, par P. de Pardelian—10 illustrations

Le combat d'Ain-Bordj, par Ch. Roidot—10 croquis de Fumière.

Le Bambouk et son or, par André Mévil—7 illustrations; 1 carte.

La Médaille, par Gustave Toudouze—20 reproductions

Le Mouvement littéraire, par Léo Claretie.

Causerie scientifique, par G. Marechal.—6 figures

Evénements géographiques et coloniaux, par Gaston Rouvier.—4 illustrations.

La Musique, par Guillaume Danvers—L'Ile du Rêve, de Reynald Hahn—1 décor.

Chronique théâtrale, par Maurice Lefèvre.—2 illustrations.

Memento encyclopédique—4 illustrations.

La Mode du mois, par Berthe de Préailly—15 gravures.

La vie pratique.—La Cuisine du mois.—Questions financières.—Fantaisie décorative.—Caricature internationale.—Le Mois comique. Jeux et récréations.—Bibliographie.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er Mai. 1898.

I.—**Le Ménage du Pasteur Naudié**, deuxième partie par M. Edouard Rod.

II.—**Le Peuple Grec.—Esquisse psychologique**, par M. Alfred Fouillée, de l'Académie des Sciences morales.

III.—**Le Marquis de la Rouerie et la Conjuration Bretonne** — deuxième partie, par M. G. Lenotre.

IV.—**Les Suicides par misère à Paris** — par M. Louis Proal.

V.—**Pour la Fête du 1er mai** — par M. Ernest Seillière.

VI.—**La Boucle du Niger** — par M. Eugène Auzou.

VII.—**Questions Scientifiques. — La théorie de l'énergie et le monde vivant.**—II. **Les énergies vivantes** par M. A. Dastre.

VIII.—**Jean-François Millet**, — par M. G. Valbert.

IX.—**Revue Dramatique.—L'"Aiglon" au Gymnase—"La Martyre" à la Comédie-Française** — par Jules Lemaître, de l'Académie française.

X.—**Chronique de la Quinzaine** — Les Elections de 1898.

XI.—**Bulletin Bibliographique.**

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

LE

Récit d'une Lettre.

(Nouvelle Inédite)

toute songeuse, mais toute raffermie.

Maintenant, elle était prête à entrer dans sa vie nouvelle.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Impossible Bonheur.

I

LECTRICE.

C'était à Saint-Mandé, dans le petit salon où on voyait suspendu,—seul ornement de la muraille,—le portrait du capitaine Keller, avec,—au coin du cadre,—la croix du brave officier: la croix ternie attachée à son ruban rouge—tout fané.

Comme au jour où Marcelle avait fait à sa vieille amie l'aveu désespéré de la faute qu'elle n'avait pourtant pas commise,—Mlle Laurence était dans son grand fauteuil et la jeune fille assise auprès d'elle l'écoutait attentivement.

—Oui, ma chère petite, faisait l'excellente fille, oui; je crois que je vous ai trouvé quelque chose.

—Comment vous remercier?...

—Attendez... Je ne sais pas si cet emploi vous conviendra...

—Moi j'en suis sûre; sans cela vous ne me le proposeriez pas.

— Attendez, attendez, vous dis-je... C'est un peu loin...

—Ah!

—Loin, pendant la belle saison seulement, parce que l'hiver vous serez à Paris.

—Et l'été?...

—Oui, je sais bien... voilà la petite difficulté... L'été, il faudrait aller en Dauphiné.

Marcelle eut un geste de frayeur.

—En Dauphiné... Mais c'est au bout du monde...

—Pas tout à fait. Cependant il faut bien pour s'y rendre, une douzaine d'heures de chemin de fer.

—Et l'enfant!... mon enfant!...

—Que risque-t-il, votre enfant?... Vous m'avez dit qu'il était chez une excellente nourrice... admirablement soigné...

—Mais je ne puis pas rester toute une saison sans le voir.

—Vous aurez de ses nouvelles aussi souvent que vous voudrez.

—Ce n'est pas la même chose, mademoiselle Laurence... Je veux pouvoir m'assurer par moi-même ... je veux que cette nourrice se sache surveillée...

..Laisser ce pauvre petit enfant seule pendant six mois.... aux soins d'une étrangère qui serait aussitôt tentée d'en prendre à son aise avec un nourrisson dont la mère habiterait à plus de cent lieues.....Non, j'aurais trop peur.

Mlle Keller hésita un instant.

Et puis comme elle prenait résolument un parti:

—Voyons, mon enfant, écoutez-moi.

—J'aurais trop peur, répétait Marcelle.

—Et si, pendant la belle saison...que vous iriez en Dauphiné...quelqu'un s'offrait à vous remplacer.....

—En qui puis-je avoir confiance comme en moi-même?....

—Mon Dieu, en moi par exemple.

—Vous! Vous consentiriez?...

—Eh bien, qu'y a-t-il-là d'extraordinaire! Vous avez un petit enfant...Vous le mettez en nourrice à quelques pas de chez moi...Ce ne serait pas même un dérangement pour moi, une simple promenade d'aller une fois par semaine...ou plus souvent... voir comment se porte ce bébé-là...

Mais Marcelle joignant les mains répétait toujours:

—Vous mademoiselle....vous feriez cela!

—Pourquoi donc pas?...L'été avec un temps superbe...Au bout de la rue de l'Alouette... en voilà une affaire!...

—Mais... vous mêler... vous... à des choses si scandaleuses... si honteuses... vous n'avez pas pensé à cela, ma chère demoiselle... et il faut bien que j'y pense pour vous...

Elle ajouta tristement:

—Je suis de celles qui ne peuvent montrer leur petit enfant à personne... Et la pauvre créature compromettrait plutôt ceux qui auraient la charité de s'intéresser à elle.

Mlle Keller haussa les épaules.

—Vous me feriez rire si je ne vous voyais pas aussi désolée... Une vieille comme moi compromise parce que j'irais demander des nouvelles d'un bébé et l'embrasser dans son berceau!

— Alors... c'est vrai... c'est bien vrai... vous ne refuseriez pas...

— D'abord, répondez à ma question: Si je m'engageais à vous remplacer... très exactement... partiriez-vous tranquile?

—Oui, mademoiselle Laurence, parce que je serais bien sûre alors que le cher petit serait aussi surveillé, aussi choyé... bien davantage même que si je parvenais une fois ou deux par mois à m'échapper pour venir l'embrasser chez sa nourrice.

—Eh bien, mon enfant, nous pouvons causer de la situation que je vous ai trouvée, parce que vous n'avez plus à vous inquiéter pour ce petit Lucien,

—Comment parviendrais-je jamais à reconnaître tant de bonté!

—En vous acquittant honnêtement de la tâche qui va être la vôtre.... en méritant l'amitié et l'estime de tous.... en ne m'exposant jamais à un reproche de ceux qui, sur ma recommandation, vous accueillent....Jamais, entendez-vous?

Et comme l'insistance de Mlle Keller faisait monter au front de Marcelle une rougeur ardente:

—Non, mon enfant, je ne fais aucune allusion aux choses passées....aux choses irréparables.

Et elle eut un étrange accent de pitié attendrie en ajoutant:

—Je sais que là-dessus.... maintenant, il n'y a rien à craindre.

Et, sans vouloir prendre garde au regard effrayé de la jeune fille, elle continua vivement.... comme pour rompre les chiens:

—Parlons donc de ce que je vous ai trouvé.

—..Et que j'accepte, à présent, les yeux fermés.

—Non, ma belle, vous aurez besoin de les ouvrir vos yeux noirs, parce que vous allez être une lectrice.

—Vraiment?

—Oui....lectrice, secrétaire... et aussi une façon de demoiselle de compagnie....

—Et....auprès de qui?....

A continuer.

ILLINOIS CENTRAL RAILROAD
26 1/4 Heures à Chicago
22 1/2 Heures à Louisville
22 1/4 Heures à St-Louis.

J'ai quelques heures à peine d'existence: je suis née, ce matin, sur le velours grenat d'un pupitre en bois des iles....

C'est une femme qui m'a écrite: je l'ai vu se dresser peu à peu au-dessus de moi à mesure que je sortais du néant sous l'effleurement d'une plume fine couleur d'or.

D'abord j'aperçus l'extrémité de doigts blancs et minces, transparents, sentant bon et dont le dernier, le plus frêle, me faisait, dans un va-et-vient régulier, une caresse délicieuse. Puis je distinguai la figure: un joli visage pâle, fatigué, des grands yeux cerclés de noir, des paupières humides et roses; le bout du nez était aussi un peu rouge et les narines si délicates, si diaphanes, que je voyais courir de petites veines bleues; les lèvres au contraire étaient très blanches. Je ne pouvais pas me rendre bien compte de ce qu'était la chevelure: des frisons en désordre sur le front; des mèches qui passaient derrière les oreilles, tombaient sur le cou; tout un flot de cheveux, disparaissant brusquement derrière la nuque, relevés à la hâte et tortillés n'importe comment dans la première toilette du réveil.

***

Mes premières lignes sont d'une anglaise assez régulière, alternées de déliés élégants et de pleins soigneusement appuyés. —"On avait passé une bien "mauvaise nuit: des inquiétu- "des dans le sommeil, un rêve "étrange, des brusques réveils "dans la frayeur. On lui disait "tout cela pour se plaindre en "même temps. Puis on parlait "de la veille, du bal. Elle "s'y était bien ennuyée et elle "était rentrée attristée par de "vilains pressentiments. Pour- "tant il y était, lui. Pourquoi "cela alors?"

Elle se mit à songer, accoudée sur le pupitre, la tête entre les mains. Ses manches s'étaient relevées et je sentais le parfum chaud de son bras me pénétrer. Elle resta longtemps ainsi et vous pensez que je ne m'en plai-